

COSMOGONIE

La première page de la Bible attribue à Dieu la création de l'univers, de tout ce qui existe. En général, dans les mythologies, la lumière préexiste aux dieux, à moins que le dieu ne soit lui-même en quelque sorte la personnification de la lumière. Dans le récit biblique, c'est Dieu qui crée la lumière, et pour cela une parole lui suffit. La majesté, unique dans la littérature des hommes, de notre récit de la création, a incité les traducteurs à rendre la première ligne de la Bible par la formule imposante : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Les philosophes, spéculant sur cette formule, ont décrété que le récit biblique de la création enseigne la création *ex nihilo*. Pourtant, le mot hébreu employé ici : *bârâ* et sa traduction dans les LXX : *époiêsen*, ne signifient point créer de rien, mais simplement : faire, fabriquer, confectionner. L'expression *tirer du néant* est étrangère à la lettre comme à l'esprit de la théologie hébraïque (1re allusion : 2Ma 7:28).

Examinons de près les textes eux-mêmes. L'ouvrage d'où a été tiré notre récit de la création sous sa forme actuelle, P, s'ouvre par dix tableaux généalogiques, débutant tous par ces mots : « Voici la génération » ou « le commencement de ». Le premier tableau est celui de la création du cadre où les générations humaines vont se succéder : ciel et terre indiquent en effet, selon les conceptions du temps, le monde visible dans sa totalité, lequel monde a le ciel pour voûte, la terre pour sol et l'homme pour raison d'être. Le récit P de la création va de [Ge 1:1](#) à [Ge 2:4](#). Ces derniers mots sont en effet reconnus comme appartenant incontestablement à P et devaient, dans son texte primitif, se trouver en tête de la première généalogie. Le début du récit peut donc être reconstitué comme suit : « Voici la génération du ciel et de la terre : lorsque, au commencement, Dieu créa le ciel et la terre (c-à-d. organisa le monde où l'homme devait vivre), la terre (c-à-d. la matière d'où l'habitat humain allait sortir) était informe et chaotique (hébreu *tôhou vâbôhou*, d'où l'expression française « tohu-bohu ») ; les ténèbres couvraient la face de l'abîme et l'Esprit de Dieu planait (proprement reposait comme l'oiseau qui couve pour échauffer ses oeufs) sur les eaux. » On peut traduire aussi : « Au commencement de la création par Dieu des cieux et de la terre, lorsque la terre était informe et vide et que les ténèbres étaient sur la face de l'abîme, alors Dieu dit... » (SBD, art. *Cosmogonie*). La *Bible du Rabinat français* traduit : « Au commencement, Dieu avait créé les cieux et la terre. Or, la terre n'était que solitude et chaos. » Il résulte du préambule [Ge 1:1](#) et suivant que, lorsque Dieu résolut de créer le monde dans son ordonnance actuelle, notre univers existait à l'état de masse informe, ténébreuse, plongée dans la *Tehôm*, l'Abîme aquatique.

La question de savoir si Dieu était l'auteur premier du matériel chaotique qu'il avait devant lui et qu'il allait transformer en création ordonnée et féconde, n'est pas posée ici ; mais elle est résolue par l'affirmative dans tout l'enseignement biblique ; Dieu, le premier et le dernier parmi tous les êtres, y est donné comme l'auteur de tout ce qui existe. Qu'est-ce donc que ce monde mystérieux et désolé sur lequel plane l'Esprit divin ?

Notons d'abord que, pour les anciens Hébreux comme pour leurs frères d'Assyrie ou de Babylone, les ténèbres n'étaient pas une simple notion négative : l'absence de lumière, mais un lieu redoutable, hostile, ayant une existence propre, un séjour distinct (cf. [Ge 1:4](#), [Job 22:11](#) [26:10](#) [38:19](#), comp. [Jn 1:5](#), [Lu 22:53](#), [Eph 5:11](#) [6:12](#), [Col 1:13](#)) ; de même la *Tehôm* évoquait dans leur esprit l'abîme redoutable des temps primitifs : la grande *Tehôm* était à la fois la demeure et l'entraîneuse des monstres, ennemis : de la création et des hommes, dragons ou serpents marins appelés Rahab, Léviathan, Tannîn, etc. La grande *Tehôni* et ses suppôts, les faiseurs de chaos, étaient censés avoir mené les terribles batailles auxquelles mit fin la création de notre monde. Pour pouvoir faire jaillir les sources, créer la lumière, suspendre le soleil au firmament, fixer les limites de la terre, il a fallu d'abord que Dieu, « aux temps antiques », brisât les têtes des monstres sur les eaux, qu'il écrasât la tête du *Léviathan*, fendît en deux la mer primitive, la grande *Tehôm* ([Ps 74:12-17](#)) qu'il fit de *Rahab* un cadavre ([Ps 89:10-12](#)), qu'il courbât sous lui les auxiliaires de Rahab ([Job 9:13](#), déformé par nos traductions), que sa main transperçât le *serpent fuyard* ([Job 26:13](#)) et mit à sec la grande *Tehôm* « dès les anciens âges » ([Esa 51:9](#) et suivant), se constituant ainsi par ses victoires gigantesques « l'Éternel des armées » ([Esa 51:15](#), [Ps 89:9](#)). Si les rabbins qui mirent ensemble les sources du Pentateuque n'avaient pas révisé les textes dans le sens du monothéisme le plus jaloux, peut-être le récit de [Ge 1](#), le récit primitif en huit paroles (voir Création), porterait-il des traces du grand combat cosmique qui inaugura la création. Et nous nous expliquerions mieux comment, au lendemain d'une création qui, toute, était « très bonne », un ennemi de Dieu a pu se glisser dans le paradis sous la forme du serpent. Nous comprendrions mieux aussi le sens de textes tels que [Lu 8:31](#), [Eph 2:2](#) [6:12](#), [Ap 9:1,12](#) [17:8](#) [20:1](#).

Quand et comment s'est produite cette catastrophe cosmique dont les livres de Job, des Psaumes et d'Ésaïe ont fixé le lointain souvenir dans des images poétiques ? Nous ne le comprenons pas et nous ne pouvons pas le comprendre, puisque l'événement s'est accompli en dehors de nos conditions d'existence. « Des choses qu'on ne peut savoir, a dit Calvin, l'ignorance est docte. » Mais c'est déjà beaucoup que de savoir qu'il y a un mystère et de le respecter, plutôt que de vouloir expliquer toutes choses comme si ce mystère n'existait point.

Si maintenant nous nous tournons vers le milieu où la Bible naquit, les fouilles les plus récentes nous apprennent qu'entre le quatrième et le deuxième millénaires vécut dans la basse Mésopotamie, au bord du golfe Persique, un peuple qui n'était pas d'origine sémitique, les Sumériens, venu par mer et devenu par sa culture avancée l'animateur des civilisations égyptienne, babylonienne, assyrienne, hittite. Son centre le plus connu était Ur, la ville

d'Abraham, père des Hébreux. Le génie sumérien, qui s'éteignit deux mille ans av. J. -C, laissa sur les siècles suivants une telle empreinte que Béroze, trois ou quatre cents ans av. J. -C, rapporte le mythe d'après lequel, dans l'antiquité la plus reculée, des êtres étranges, moitié hommes, moitié poissons, conduits par Oannès, auraient atterri sur le bord du golfe Persique, se seraient installés en Sumer et auraient enseigné à l'humanité tout ce qu'elle a besoin de savoir pour se connaître, s'enrichir, organiser sa puissance. « Tout ce qui rend la vie meilleure, dit Béroze, fut transmis aux hommes par Oannès, et depuis lors, aucune invention ne fut plus faite. »

Ce mythe qui, jusqu'en ces dernières années, faisait figure de fantaisie, a pris un sens depuis les fouilles sud-mésopotamiennes. On n'en est plus aujourd'hui à chercher l'origine de la pensée et des arts en Grèce, en terre égéenne ou phénicienne, en Caldée, en Egypte : « Les sources remontent plus haut encore, à l'origine se trouve Sumer » (cf. *Les Sumériens*, par C. Léonard Woolley, 1930). Il n'est donc plus nécessaire, dans ce que nous allons voir, de prétendre que la Bible a emprunté à Babylone la légende des origines : création ou déluge ; la vérité, que l'avenir dégagera peut-être, pourrait bien être qu'Hébreux et Caldéens ont puisé à une source commune et ceux-là plus directement que ceux-ci. Quoi qu'il en soit, la contrée euphratique où la Genèse place le paradis demeure celle des intuitions et des révélations originelles. La civilisation des Sumériens « illuminant un monde encore plongé dans la barbarie primitive, eut le caractère d'une création... Nous leur devons une part de nous-mêmes ; ils sont nos ancêtres spirituels... » (Woolley.)

Cela dit, revenons aux Scribes de Babylone et de Ninive. Longtemps avant Abraham, vers 2500 av. J. -C, un poème sumérien qui nous a été conservé, traduit et adapté pour les bibliothèques de Babylone et de Ninive, nous rapporte sur l'origine de l'univers des croyances qui, sous des formes variées et grossièrement mythologiques, confirment les grands traits de ce que la Bible nous enseigne. Ce poème de 994 lignes, divisées en sept sections égales consignées chacune sur une tablette, raconte comment le dieu Mardouk, dieu solaire, divinité suprême de Babylone, procéda à la création du monde après avoir triomphé des forces anarchiques du chaos, représentées par Tiamat, l'abîme océanique primitif, et par ses suppôts. Tiamat, pour la lutte infernale, « enfante d'énormes serpents, revêt d'épouvanté les terribles dragons, fait surgir de monstrueux reptiles ». Il y a entre le récit de [Ge 1](#) et le poème sumérien un parallélisme incontestable. Dans les deux cas, le créateur :

- (a) fait sortir le monde du chaos ;
- (b) établit la lumière avant la création des luminaires ;
- (c) divise la matière existante pour séparer les eaux d'en haut d'avec les eaux d'en bas, la mer souterraine d'où jaillissent les sources ;
- (d) crée les corps célestes et installe les astres dans le ciel ;
- (e) présente la formation de l'homme comme le point culminant de la création des êtres vivants ;
- (f) suscite la créature humaine en la composant à la fois de l'élément terrestre et de l'élément divin (le souffle d'Élohim, le sang de Mardouk).

Dans les deux cas, l'être humain est créé pour le service de la divinité. La cosmogonie caldéenne présente l'homme comme fait à l'image de son dieu et pour lui offrir un culte. Toutes ces ressemblances, et leur point de départ : la similitude des noms jumeaux, Tehôm et Tiamat (cf. l'assy. *Tihantu* et l'hébreu *Tehômôt*) suffisent à prouver que la cosmogonie hébraïque et la cosmogonie babylonienne dérivent toutes deux des croyances qui existaient au berceau de la civilisation.

C'est au point qu'on ne peut en réalité distinguer entre la représentation du monde imaginée par un Sémite babylonien et celle que s'en faisait un Sémite hébreu : voir les diagrammes de Jensen (Babyl.) et de Owen E. Whitehouse (Hébr.).

Le monde était dans les deux cas conçu sous la forme d'un disque ([Esa 40:22](#), [Job 22:14](#), [Pr 8:27](#)). En haut, la voûte des cieux (à demeures superposées : sept cieux. D'après la littérature juive, le troisième considéré postérieurement comme le séjour des bienheureux, d'où l'affirmation de Paul dans [2Co 12:2](#)) ; au-dessus : les eaux de la mer supérieure, retenues par la voûte solide et qui descendent en pluie par les écluses célestes ([Ge 7:11](#)) ; dans la partie médiane, la croûte terrestre reposant sur les eaux ténébreuses de l'abîme, Tehôm, qui constituent la partie inférieure du monde et d'où les sources (*tehômôt*), alimentant les mers visibles, montent par des fentes jusqu'à la surface de la terre ([Ge 7:11](#)). A l'intérieur du cercle, entre le ciel et la terre, sont disposés le soleil, la lune et les étoiles dont le cours est fixé pour éclairer la terre et la voûte du ciel. La terre, dont la surface plate est accidentée de montagnes, est conçue comme le centre du monde, la voûte du ciel repose sur les sommets ([Job 26:11](#) : « colonnes des cieux ») qui bordent le grand abîme (*Tehôm rabbah*), en sorte que la lumière reste en dedans et qu'en dehors il n'y a que ténèbres. Ténébreuse est aussi la caverne à l'intérieur de la terre, le *Cheôl* (voir ce mot), où descendent les morts ([Esa 14:9](#), [Job 10:21](#) etc.).

Voici une représentation schématique de ces antiques croyances :

Les eaux supérieures

Les cieux Les étoiles

Montagnes

Terre et Mers inférieures

Cheol Hadès Les Enfers

Les eaux inférieures

Tehom

Le grand Abîme

Il ne faudrait pas conclure de tout ceci que la cosmogonie hébraïque réduise le monde à un système rigide et mécanique. Les traits qui nous permettent de nous en faire une représentation sont tous épars et renfermés dans des livres poétiques et apocalyptiques : tout n'y concorde pas, et nulle part ils ne sont systématisés. Les prendre rigoureusement à la lettre serait égarer l'apologétique et faire tort à la pensée hébraïque, qui nous rappelle en de nombreux passages que l'oeuvre de Jéhovah et la compréhension de son univers dépassent infiniment l'intelligence humaine ([Esa 40:12](#) s [Jer 31:37](#) [Job 26:14](#) [36:22-30](#) [37:14-24](#) [Job 38](#)).

De tout ce qui précède il ressort :

1° que les conceptions de [Ge 1-2:4](#) et suivant ne sont pas celles de l'astronomie, de la géologie et de la paléontologie actuelles ; l'auteur de ce récit n'a, d'ailleurs, nulle intention de nous instruire de faits scientifiques, sa préoccupation étant toute tournée vers l'exposition et la proclamation de vérités religieuses qu'il a conscience de nous révéler de la part de Dieu ;

2° que le fond primitif de l'enseignement cosmogonique de la Genèse, sur l'origine duquel nous ne sommes pas à même de nous prononcer, se retrouve au moins partiellement dans les formes diverses de la cosmogonie babylonienne, voire de la cosmogonie de l'ensemble des peuples au milieu desquels la Bible place le berceau de la civilisation et les débuts de l'humanité ;

3° que la comparaison des deux types de cosmogonie semble établir que le fond qui leur est commun a été altéré et dénaturé par le polythéisme grossier des mythes sumériens, babyloniens et autres, lesquels sont des représentations verbeuses et fantastiques d'un monde où tout est matérialisé, où les dieux primitifs sont enfantés par le chaos et où le dieu créateur de notre monde ne doit sa suprématie dans le ciel qu'à son habile politique et à sa victoire retentissante sur Tiamat et ses complices, les fauteurs de désordre. Le récit biblique, au contraire, montre sa supériorité, son inspiration divine en ce que, tout en maintenant à la création de notre monde un arrière-plan de chaos et de désolation, il introduit sur cette scène mystérieuse et terrifiante le Dieu unique, indépendant du chaos, dominant les ténèbres de l'abîme, faisant jaillir par sa seule parole, de cette masse désordonnée, une création harmonieuse, féconde, bonne ; d'un mot, démontrant par son action sa souveraineté sur tout ce qui existe, sa sagesse et sa bonté.

Là est la valeur permanente de la première page de la Bible. Si, comme d'aucuns le pensent, le rédacteur final de notre récit s'est efforcé de faire disparaître par souci de monothéisme tout ce qui, dans la donnée primitive, pouvait rappeler des temps catastrophiques antérieurs à la création de notre monde, si même (ce qui n'est pas prouvé) il s'est appliqué à vider l'abîme de ses monstres en faisant rentrer ceux-ci dans la catégorie des êtres vivants qui, sur l'ordre de Dieu, « fourmillent dans les eaux » ([Ge 1:21](#)), il n'a pu effacer le témoignage donné sur ces temps antérieurs par les textes que nous avons cités. « De ce que *Rahab* et *Tannin* figurent çà et là comme emblèmes de l'Egypte, on a conclu, bien à tort, que ces monstres désignent habituellement cette grande puissance. » (Vuilleumier, *La première page de la Bible*, 1896.)

Ces textes, qui se présentent dans un ensemble doctrinal où Jéhovah est proclamé Dieu unique, seul vivant, seul vivifiant, auteur de toutes les choses qui sont ([Esa 44:6](#), [Pr 8:32-24](#)), nous invitent simplement à penser que le monde auquel nous appartenons, la terre sur laquelle se joue le drame de notre salut n'est pas la création première, le commencement des oeuvres divines. Cette hypothèse, que la philosophie a souvent fait valoir, nous paraît trouver un sérieux appui dans la révélation biblique elle-même. Avec elle, nous pouvons tout au moins entrevoir la véritable cause de la création de notre monde, la raison d'être d'expressions comme celles-ci : *Faisons l'homme à notre image*, ou : *l'homme est devenu comme l'un de nous* ([Ge 1:26](#) [3:22](#)), et nous expliquer l'irruption du mal dans le berceau de l'humanité ; avec elle, le problème posé par l'existence, avant la création terrestre, de fils de Dieu, bons ([Job 1 et Job 2](#), [Ps 29](#) et [Ps 28](#)) et mauvais ([Ge 6:1](#), [Job 1 et Job 2](#), [Za 3](#)), est, sinon résolu, du moins éclairé. Enfin, quiconque veut rapprocher des textes que nous avons cités les passages où la théologie johannique et la théologie paulinienne parlent des « oeuvres du diable » dans le monde ([1Jn 3:8](#), cf. l'ennemi de [Mt 13](#)) et de l'action créatrice du Verbe ([Jn 1:3-14](#)), du Fils au sens intégral de ce mot, « premier-né de toute création » ([Col 1:13,17](#)), se sentira enclin à se représenter que la création de notre monde terrestre elle-même faisait déjà partie d'un plan rédempteur, qu'elle a été à proprement parler une entreprise de rédemption et que son histoire, dans l'histoire universelle des oeuvres créatrices, n'est autre que le chapitre de l'activité du Fils : le Fils, après avoir du sein des ruines chaotiques et pour relever ces ruines fait surgir notre monde terrestre, et après avoir soutenu le plan rédempteur de Dieu tout le long de l'évolution humaine, s'est incarné en Jésus-Christ pour sauver le monde et y susciter l'armée des volontaires du Royaume de Dieu. Ainsi s'expliquerait pourquoi Jésus, ayant mené à bien l'oeuvre de restauration universelle, dit à son Père, non pas :

« Glorifie-'moi de la gloire que j'avais auprès de toi avant mon incarnation sur la terre », mais : « J'ai achevé l'oeuvre que tu m'avais donnée à faire. Maintenant, toi, Père, glorifie-moi auprès de toi-même de la gloire que j'avais auprès de toi *avant que le monde fût* ([Jn 17:5](#)). Alex. W.

[Utilisé avec autorisation de Yves PETRAKIAN](#)

Vous avez aimé ? Partagez autour de vous !

Partager par email

Ce texte est la propriété du TopChrétien. Autorisation de diffusion autorisée en précisant la source. © 2020 - www.topchretien.com